

## **EHB — Esther, Hamlet, Bousille** Ma découverte du théâtre

Michel Vaïs

Number 90 (1), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16514ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vaïs, M. (1999). EHB — Esther, Hamlet, Bousille : ma découverte du théâtre. *Jeu*, (90), 161–164.



Jean-Pierre Langlais

MICHEL VAÏS

## EHB : Esther, Hamlet, Bousille

### Ma découverte du théâtre



Michel Vaïs avec son père à l'époque d'Esther.

**J'**ai vu trois pièces avant de faire du théâtre moi-même (je veux dire, de jouer), à l'âge de dix-sept ans, puis de passer définitivement de l'autre côté de la rampe. Trois événements dont il ne me reste que des bribes, des images surtout, des moments étonnants, déroutants, comme venant d'une autre réalité, mais qui pour moi représentent la découverte du théâtre comme art du mensonge, de l'excès et de l'émotion.

#### Le mensonge d'Esther

Mes parents ne sont jamais allés au théâtre avant de venir me voir jouer. Cette expérience esthétique ne faisait pas partie de leur vie. Voilà pourquoi j'aurai toujours un grand respect pour tous ceux que Jean Vilar assimilait au « non-public ». Je sais

parfaitement que j'aurais pu en être, et qu'il existe une vie en dehors du théâtre. Mes parents, qui par ailleurs n'étaient pas riches, ne m'ont donc jamais amené ni envoyé là où ils n'allaient pas.

Je devais avoir six ou sept ans et je vivais encore en Tunisie, pays que j'ai quitté à douze ans. Ce jour-là, je me suis trouvé assis par terre dans une salle bondée d'enfants juifs comme moi, sans autres adultes que des moniteurs, assistant à une pièce racontant l'histoire d'Esther. Je ne sais pas comment je suis arrivé là, car je ne fréquentais pas l'école juive mais le lycée français, comme beaucoup de juifs non pratiquants de Tunis. Cela devait être à l'occasion des Pourim, fête instituée par Esther (merci, *Robert 2*). J'ai évidemment tout oublié de l'histoire, et même du visage de la belle Esther, héroïne valorisante, de son beau cousin Mardochee et du méchant vizir Aman qui voulait massacrer les juifs (que ferais-je sans toi, *Robert 2* ?).

Ce dont je me souviens, outre la chaleur écrasante, c'est de la fausseté de ce qui se passait devant moi. À un moment, un jeune homme a tiré un coup de carabine à plomb (c'était une transposition moderne de l'histoire biblique) sur quelqu'un qui était censé s'enfuir. Sauf que le bout du canon de la carabine était à quelques centimètres d'un mur, et le bruit de l'arme – tac ! tac ! – n'aurait pas dérangé une mouche. J'ai tout de suite rejeté cette entreprise comme mensongère, inutile et éprouvante. Je ne savais pas que j'avais assisté à une pièce de théâtre, et je ne me rappelle pas que le mot de théâtre eût été prononcé autour de moi. J'ai gardé le souvenir d'une foule riant et manifestant bruyamment, applaudissant avec complaisance à la fin, à une histoire dont je n'avais pas compris grand-chose. Je me suis senti étranger à ce discours triomphaliste qui ne me concernait pas.

### L'excès d'Hamlet

Aux alentours de treize ans, à Montréal, avec ma classe et plusieurs autres du Baron Byng High School que je fréquentais, je suis allé voir une pièce donnée au Montreal High School. C'était rien de moins qu'*Hamlet*, joué par une troupe de comédiens professionnels. Du moins, je crois bien qu'ils l'étaient, vu leurs costumes d'époque qui me paraissaient luxueux, vu l'immensité de la salle remplie à craquer et vu leur accent *British* appuyé. Depuis déjà plusieurs mois, nous apprenions par cœur avec notre professeur Miss Ryan les célèbres monologues « *To be or not to be...* » et « *O, that this too too solid flesh would melt...* », au complet. Aller voir l'œuvre mythique en chair et en os constituait donc notre récompense.

Malheureusement, je n'ai pas conservé de souvenir impérissable de cette représentation. J'apprenais l'anglais sur le tas à l'époque (c'était bien avant la loi 101, Jean

Lesage venait de prendre le pouvoir et les petits immigrants, même francophones, se faisaient massivement angliciser), et une grande partie de l'histoire du prince de Danemark m'a échappé, même si j'en avais lu de grands bouts. Il me reste cependant l'image persistante d'un comédien qui me semblait énorme, aux mouvements amplifiés par sa cape et son chapeau, arpentant l'allée centrale de la salle, et me faisant du vent parce qu'on m'avait donné un siège d'allée. Je ne me rappelle pas quel était son rôle, mais il avait l'air furieux, outragé comme ce n'est pas permis. Son gros visage poupin et congestionné suait de chaleur autant que de contrariété. Il ne parlait pas, il hurlait pour se faire entendre à la fois de son partenaire, dans une autre allée, et d'un public assez dissipé. Mais pour moi qu'il frôlait de son épée de carton, son jeu excessif était inconvenant. J'avais pour la première fois de ma vie conscience d'être au théâtre, sagement assis tandis que des hurluberlus s'agitaient autour de moi. Pas plus qu'Esther, Hamlet ne m'a sorti de ma solitude.

### L'émotion de Bousille

La seule autre fois où je me suis trouvé au théâtre avant de devenir grand me semble, rétrospectivement, tout à fait extraordinaire. J'ai assisté à *Bousille et les Justes* avec Gratien Gélinas dans le rôle-titre, non pas de la salle mais de la coulisse de la Comédie-Canadienne, tandis que la télévision de Radio-Canada procédait à l'enregistrement du spectacle, pour télédiffusion onze jours plus tard. Comme c'était le 18 avril 1962<sup>1</sup>, j'avais donc seize ans.

J'accompagnais, en tant qu'aîné, mon frère cadet qui, atteint de poliomyélite en bas âge, avait été choisi pour représenter

---

1. Anne-Marie Sicotte, *Gratien Gélinas. La Ferveur et le Doute*, tome II, Québec/Amérique, 1996, p. 88.



Gratien Gélinas dans  
*Bousille et les Justes* avec  
Jean Duceppe et Yves  
Létourneau.  
Photo : André Le Coz.

les enfants infirmes, dans le cadre d'une campagne annuelle de collecte de fonds. Il personnifiait donc « Tiny Tim » cette année-là, auprès du magicien Magic Tom, vedette de la télévision. (Comme moi, mon frère allait à l'école anglaise, et j'ignore si une telle campagne avait son équivalent chez les francophones.) On venait donc le chercher en Cadillac à la maison et, comme il était photogénique, on le promenait dans tous les médias. Ce jour-là, mon frère devait sourire de toutes ses dents blanches devant une caméra de Radio-Canada, pendant les quelques secondes d'une pause publicitaire. Ma mère avait donné son accord, mais avait demandé que son grand frère veille sur lui.

Nous voici donc dans la coulisse de l'immeuble qui s'était pendant longtemps appelé le Gayety, où l'on nous avait fait entrer par une porte dérobée. La rumeur provenant de derrière le rideau fermé nous laissait deviner une salle bondée. Là où nous étions, dans un coin de la coulisse

côté cour, on voyait une caméra, un micro et l'annonceur Gaëtan Barrette, beaucoup plus petit que je l'imaginai lorsqu'il lisait le *Téléjournal* tous les soirs au petit écran. La pièce (dont je ne savais même pas le titre) commença, et nous devions attendre sagement l'entracte pour que Magic Tom et Tiny Tim fassent leur intervention souriante à la caméra, présentés par M. Barrette. On a fait asseoir mon frère, mais je suis resté debout, sans bouger, dans une obscurité impressionnante, complètement subjugué par ce drame que j'apercevais de profil.

Ce qui m'a alors frappé, ce fut l'expression de douleur exprimée par Bousille/Gratien Gélinas chaque fois qu'on lui donnait un coup au genou. Jamais j'aurais cru que l'on pouvait souffrir autant ! Quand le comédien quittait la scène, l'allure compassée, il ne quittait pas son personnage. Je le voyais s'asseoir à sa table de maquillage pour des retouches minutieuses au nez, aux yeux, toujours aussi triste et seul.



Il n'adressait la parole à personne, n'était pas du même monde que ses agresseurs, là-bas, sur la scène ; pas du même monde que mon frère et moi non plus, à qui il ne jeta pas un seul regard. Il appartenait à un univers des coulisses et des loges, passant de l'ombre à la lumière pour retourner dans l'ombre, toujours intensément absorbé par son drame. Quelque chose d'infiniment mystérieux l'attirait vers la scène, où s'accomplissait inexorablement son supplice, devant le public. Ce que je voyais, médusé, c'était un acteur investi

par un être imaginaire, comme possédé par un démon. Je me sentais indiscret, voyeur, en même temps que troublé par ce petit homme étrange.

Moins de deux ans plus tard, sans être allé davantage au théâtre, j'ai joué dans ma première pièce chez les Saltimbanques, une troupe d'amateurs dont le local se trouvait dans le Vieux-Montréal. C'était *le Satyre de La Villette* de René de Obaldia. Alors apprenti vendeur dans une grande quincaillerie, au rayon de l'électricité, je m'étais laissé entraîner là par Marc Chartier. Le jour, celui-ci était représentant pour une compagnie d'ampoules électriques et, le soir, il faisait du théâtre. La troupe avait besoin de quelqu'un pour jouer les rôles d'un commissaire et d'un clochard, à la fin du *Satyre...* (Marc, lui, faisait le « satyre de service ».) J'ai plongé tête baissée. Comme nous jouions du jeudi au dimanche soir, j'ai démissionné sans hésitation de la quincaillerie, où le patron avait refusé de me donner congé pour les nocturnes.

Michel Vais jouant Mitaro dans *Fando et Lis d'Arrabal*, avec le Théâtre des Saltimbanques en 1966.

J'ai donc découvert un certain théâtre d'avant-garde sans rien connaître des auteurs qui avaient précédé Boris Vian, Fernando Arrabal et autres Romain Weingarten. Cela m'a décidé à reprendre mes études et à les réorienter en français, tout en continuant à faire du théâtre le soir. Mes parents sont venus me voir jouer aux Saltimbanques, dont j'ai fait partie jusqu'à la fin, en 1969<sup>2</sup>. C'est dans ce théâtre qu'ils ont vu une pièce pour la première fois de leur vie. ¶

2. Voir mon article dans *Jeu 2*, printemps 1976, p. 22-44.